



# Le naufragé du rond-point

Al Jean-François Dumont

*« Il se dit que décidément ce monde-là n'était plus fait pour les arbres [...] il était fait pour les hommes qui tournaient autour des rond-points »*

Édition Père Castor-Flammarion, 2008

ISBN 9782081210752

L'auteur-illustrateur Jean-François Dumont présente une fable écologique moderne dans laquelle pollution, industrialisation, habitudes de vie et écologie se côtoient intimement. Le postulat est des plus actuels : qu'arrive-t-il lorsque « la petite ville d'à côté [grandit, grandit et qu'on déroule] des kilomètres de routes et construit des immeubles »? Dès les pages de garde, Dumont, architecte de formation, nous plonge dans son univers labyrinthique où viaducs, bretelles d'autoroute et *parkings* se confondent - et se morfondent - dans un ton grisâtre des plus symboliques qui contraste habilement avec le ton orangé du seul arbre de la page. Seul arbre qui a été épargné afin de servir - à son plus grand malheur - d'ornement pour un rond-point habitué au vrombissement incessant des voitures

Et cet arbre, figure emblématique d'une époque révolue : « avant qu'on ne construise toutes ces routes, ces rocade, ces autoroutes », nous est présenté dès les premiers mots comme l'acteur principal de l'histoire : « l'arbre l'a aperçue de loin, celle-là, avec sa grosse fumée noire. Depuis le temps qu'il était au milieu de ce rond-point, il n'avait jamais vu une voiture fumer autant. ». Et, bien évidemment, cette voiture tombe en panne à l'orée du rond-point. Monsieur Labrosse, en retard au boulot, tente alors de traverser la route pour aller chercher un garagiste mais, manque de chance, le flot trop abondant de circulation l'en dissuade : « si je ne peux pas passer tout de suite, je traverserai tout à l'heure, pendant la pause déjeuner ». Bien que le nombre de voitures ait diminué durant la pause déjeuner, « les chauffeurs pressés en profitaient pour gagner quelques minutes ». Pas moyen pour Monsieur Labrosse de se risquer à traverser. Il réessayera en fin de journée. Mais « la fermeture des bureaux lâchant des hordes de voitures » et la noirceur omniprésente lui firent renoncer à toute évasion. Il reste naufragé du rond-point.

Au fil des pages, on questionne beaucoup le mode de vie, son rythme effrayant, son besoin éternellement insatisfait de toujours en vouloir plus, de toujours aller plus vite. On nous plonge avec cette œuvre au milieu de ce cercle vicieux. On nous démontre la notion de *rond-point* avec une ferveur symbolique renouvelée. On nous demande implicitement de remettre en question nos façons de faire. *Tournons-nous en rond?* Faisons-nous quotidiennement des choix qui, au profit de nous faire gagner quelques minutes, nous font perdre beaucoup plus...? Remarquons-nous que les villages rapetissent et que les villes grossissent? Monsieur Labrosse est privilégié, car confiné à son rond-point, il a l'opportunité de se poser toutes ces questions. Il a la possibilité de constater, immobile, l'impact de toutes les petites actions individuelles qui,

# Le naufragé du rond-point

« Qui est réellement LE naufragé du rond-point? »

malheureusement font des dégâts collectifs... Il a la possibilité de se remettre en question. Et nous, lecteurs, oscillants entre le point de vue de l'arbre, et celui de Monsieur Labrosse, nous remettons également en question nos façons de vivre en société. On finit par se demander qui est réellement LE naufragé du rond-point? Est-ce l'arbre, esthétiquement choisi pour faire bien paraître un milieu ayant forcé la végétation à léguer de force sa place aux cultivateurs du béton où est-ce Monsieur Labrosse, clandestinement échoué, forcé de quitter « son navire » menacé par une coriace fumée noire? Certes, on parle, de pollution - un bref regard sur les voitures représentées constamment avec des couleurs glauques et accompagnées d'une trainée de fumée des plus effrayantes nous en convaincra -, mais l'essentiel de l'œuvre va au delà. C'est de l'ordre du rapport à la nature, de la sérénité que les deux personnages s'apportent, de la bienveillance que l'arbre ressent pour Monsieur Labrosse qui, s'adossant à son tronc, fait revivre les souvenirs campagnards de ce dernier où « les promeneurs profitaient de son ombre, en début d'après-midi [où] les amoureux se donnaient rendez-vous [...] pour graver leur prénom sur son tronc ».

Ce temps, jadis, vécu par l'arbre et tant regretté aujourd'hui n'est pas sans moraliser le lecteur. Avant, c'était bien, maintenant ça l'est moins. Plusieurs autres passages laissent présager le pire et les mots l'expriment clairement. Sur la double page la plus dramatique de l'ouvrage, seules pages dans lesquelles l'arbre est représenté dans les mêmes couleurs mornes que les voitures, on peut lire « Il se dit que décidément ce monde-là n'était plus fait pour les arbres, à moins de rester-là, plantés à respirer les gaz d'échappement, il était fait pour les hommes qui tournaient autour des rond-points ». À cette critique ouverte seconde une page dans laquelle, en tant que lecteur, nous assistons, impuissants, au « suicide » de l'arbre, à son déracinement volontaire, à son geste ultime d'affection pour son naufragé clandestin, à sa barrière symbolique qui stoppe le trafic et laisse la voie libre pour que Monsieur Labrosse traverse enfin la route et qu'il emprunte un nouveau chemin. La notion de rond-point est brisée. Monsieur Labrosse est libéré de sa routine quotidienne et industrielle tant dommageable.

Mais, bien que la portée idéologique et symbolique de la conclusion du livre soit des plus touchantes, on peut remettre en question le choix de Dumont de faire volontairement abandonner l'arbre. Certes, on comprend que le bon fonctionnement de notre monde dépend du bon vouloir de la nature et que celle-ci peut reprendre ses droits à tout moment. Toutefois, n'y aurait-il pas pu avoir une fin dans laquelle nature et humains collaborent? N'aurions-nous pas pu comprendre le message sans que l'arbre se couche volontairement? On peut lire comme dernier mots : « Au bureau, on n'a jamais revu Monsieur Labrosse. Il paraît qu'il fait pousser des arbres quelque part à la campagne. » Ouff! Changement de vie dites-vous? Comme si prise de conscience rimait avec changements drastiques. Il aurait été, sans doute, plus efficace que Monsieur Labrosse inclut dans son quotidien une conscience environnementale plus viable... Cette fin ne fait pas d'ombre à la qualité de l'histoire, mais décourage légèrement le lecteur à s'identifier jusqu'au bout à l'un des deux personnages qui tous deux choisissent, malheureusement, de se soustraire d'une vie qu'ils ne chérissent plus.